

Petites réflexions à l'heure de la communication virtuelle...

Dans les années 1960, on nous annonçait à grand renfort d'essais prophétiques plus ou moins affolés la fin de la Galaxie Gutenberg. L'image, c'était certain, allait triompher, et l'écrit, moribond, vivait ses dernières heures. On cesserait de s'écrire pour se téléphoner, se parler, où que l'on soit dans le monde. Le village planétaire serait débarrassé de la contrainte de l'épistolaire, des lourdeurs de la correspondance. L'orthographe deviendrait une exigence fossile, quasi néandertalienne, puisque tous nos messages seraient véhiculés instantanément par l'oralité grâce aux ondes hertziennes ou satellitaires.

Rétrospectivement, quelle erreur ! On ne s'est jamais autant écrit, et jamais aussi peu parlé. On envoie des mails pour un oui ou pour un non. Y compris à son voisin de bureau. Pourquoi donc ? Est-ce si réjouissant ? Ça le serait si la communication électronique traduisait un vrai retour de l'écrit. Mais tel n'est pas le cas.

Aujourd'hui, pour communiquer, nous nous envoyons des mails, des SMS. Rien ne vaut pourtant le dialogue par la parole. Évidemment, j'ai dû me mettre aux SMS. Pour moi, un SMS est quelque chose d'assez intrusif, alors qu'il semble que ce soit l'inverse pour les plus jeunes pour qui c'est une façon simple et sans engagement de communiquer. Pour eux, souvent, « on se parle » signifie « on s'écrit ».

Mais l'écrit de la communication électronique est un succédané, un écrit au rabais, presque frelaté. George Sand a rédigé, au cours de sa vie, 23 000 lettres. Chacune traduisait une attention à l'autre. En comparaison, que nos mails sont pauvres, triviaux, fades. La summa divisio, finalement, c'est le choix de la formule de politesse, et le monde se divise en deux camps : ceux qui écrivent « cordialement », et ceux qui écrivent « bien à vous ».